

Cher Watson

Marta Green

Marta Green

Cher Watson

© Marta Green, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3677-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Un hurlement sinistre suivi d'aboiements lugubres surgissent dans la nuit silencieuse comme pour déchirer et lacérer cette étoffe sombre et soyeuse. Dans la nuit noire, couvert de sueur et frissonnant, il parvient à se lever enfin et se dirige maintenant vers la lampe bienfaitrice et le verre d'eau salvateur.

— Ouf ! C'est fini se dit-il en appréhendant déjà les affres de la prochaine nuit. Une mince lueur blafarde filtre à travers la persienne apportant avec elle le réconfort du petit matin. Pourquoi ce molosse hante-t'il toutes ses dernières nuits ? Chaque fois la même scène, effrayante et tellement réelle : un monstre plus noir que la nuit, toutes babines retroussées et écumantes, d'une taille gigantesque et dont les yeux féroces lancent des éclairs diaboliques, le terrasse et s'apprête à l'égorger. « Je suis pourtant un ami des chiens » pense t-il en caressant le bichon venu lui léchouiller la main en signe de réconfort.

— Ah ! Mon vieux Watson, mon bon vieux sac à puces, tu sais, la Bête, elle ne ferait de toi qu'une bouchée, un amuse-bouche avant de me dévorer. J'ai bien cru cette fois-ci que j'allais y passer pour de bon, j'ai même senti l'haleine fétide de sa sale gueule m'emplir le nez. Je me demande ce que pourrait m'en dire papa Freud si je consultais.

Non, vraiment, ce n'était pas du côté de ce cher Watson qu'on pourrait trouver une explication rationnelle à l'origine de ce mauvais rêve. Marc réfléchissait et essayait de trouver un sens à ce cauchemar si fréquent. Bon, voyons ! Ce monstre qui cherchait à l'anéantir, il devait bien être le signe d'une violence que son subconscient subissait. Il allait devoir creuser tout ça.

Son père, il avait disparu dans un accident de la route trois mois après sa naissance ; il codirigeait une clinique avec un certain Grossman lorsqu'il s'était fracassé contre un arbre, un soir de Novembre, à une très vive allure d'après l'enquête de gendarmerie. Marc avait beaucoup de mal à imaginer ce à quoi ressemblait ce père car sa mère en parlait très peu et la seule photo qu'il avait de lui était une photo de conscrit, à l'âge de 18 ans. Marc avait à peu près le même âge aujourd'hui et cette photo, il la percevait comme un cliché qui condensait

toute l'absurdité et la fragilité de la vie, un cliché contre-nature lui révélant un père presque aussi jeune que lui. Il voyait dans les traits de cet inconnu plus un air de famille qu'une véritable ressemblance : le bleu clair des yeux, la blondeur des cheveux et une mâchoire de « carnassier » leur étaient communs mais Marc avait hérité de sa mère, une stature moins râblée et plus petite que ce grand gaillard taillé dans la masse. Il avait renoncé à demander à sa mère davantage de détails, de précisions sur qui était son père car celle-ci était avare de confidences et se dérobaît à chaque fois. Marc n'osait insister mettant sur le compte du traumatisme provoqué par cette mort brutale, le laconisme de sa mère. D'ailleurs, hormis cette photo et une autre publiée dans un journal local qui relatait l'accident et la mort de son père, aucun album-souvenirs n'avait été conservé. Il aurait souhaité retrouver quelques photos de famille montrant le père câlinant son fils encore tout bébé ou bien montrant son père et sa mère en couple heureux. Mais il ne restait rien comme si sa mère avait voulu faire table rase du passé. Si Marc était en possession de ces deux uniques photos, cela était complètement dû au hasard ; il les avait trouvées dans un vieux portefeuille oublié au fond du tiroir d'une commode remise au sous-sol de la maison maternelle. Il y cherchait des lettres, toute une correspondance amoureuse qu'il avait conservée, du moins, le croyait-il, puisque ses recherches avaient été vaines. Il avait écrit à la fille qui habitait deux rues plus loin, un amour d'enfance, brisé par le déménagement de la famille à Paris. Le départ de Caroline l'avait beaucoup affecté et ils s'étaient écrit pendant toute une année, plusieurs fois par semaine, jusqu'à ce que cette dernière lui avoue qu'elle avait donné son cœur à un nouveau soupirant rencontré dans sa classe de cinquième. Au lieu de retrouver ces lettres disparues bizarrement, il avait découvert des photos de son père qu'il avait cachées instinctivement et, allez savoir pourquoi, sans en parler à sa mère. Personne d'autre n'était en mesure de lui fournir des photos de son père car il était lui-même fils unique et les grands-parents décédés depuis longtemps. L'article de la gazette locale relatait l'accident du Dr Francis Scarpo avec force détails relatifs à l'heure, au lieu, aux circonstances tragiques et soulignait l'investissement de cette personnalité dans le tissu socio-économique de la ville. En effet, la clinique employait une bonne quarantaine de salariés et sponsorisait par ailleurs le club de foot de Salincourt. Le cliché qui accompagnait l'article montrait le docteur prodigue donnant l'accolade au président du club lors d'une remise de coupe de championnat. C'était la deuxième photo que Marc avait en sa possession.

Marc, âgé de 17 ans, était aux prises avec une adolescence assez perturbée et tourmentée par une acné tenace. La découverte de ces deux photos lui procuraient des sentiments contradictoires et c'était bien peu, rajouté aux non-dits de la mère pour se forger une identité. Aussi avait-il cherché un temps, dans les expériences new age et les théories du chamanisme, une réponse à sa quête identitaire et à une certaine instabilité psychologique. Il s'était doté d'un animal totem mais n'avait jamais accepté de participer à certains rituels proposés par des adeptes du chamanisme. Il avait opté pour l'archétype du chien dont la fonction était de le représenter symboliquement dans le « grand tout » et de lui servir de médiateur entre le monde terrestre et visible, et le monde cosmique et invisible. Ainsi le lien entre Terre et Ciel était établi, du moins le pensait-il et son voyage astral l'éloignait pour un temps des ravages de son acné juvénile et de son lot de frustrations... Les filles, il ne fallait pas y compter avec cette tête là et puis de toute façon même celles qui avaient osé pénétrer chez lui pour lui soutirer quelques exos de maths ou bien quelques CD n'avaient jamais eu envie d'y revenir pour affronter l'accueil glacial de la mère de Marc et son lot de piques blessantes. Lui, il restait rougissant et tétanisé, ne sachant pas comment rétablir la communication. Il se sentait coupable d'inviter des copines et cela le rendait niais. Il avait donc renoncé à toute tentative d'émancipation du giron maternel et ne voyait dans les filles qu'un défi insurmontable car pire que l'acné, c'était sa mère qu'il redoutait. À 17 ans, il se sentait comme un petit garçon. Il songeait parfois à un grand-frère imaginaire qui aurait pu lui montrer la voie à suivre ou avec lequel il aurait pu partager ses tourments. De nature timide à l'époque, il ne voyait pas de copains en dehors du lycée et était très peu motivé par ses études qu'il comptait interrompre dès que possible malgré des résultats plus qu'honorables. Il rencontrait les difficultés propres aux familles monoparentales et sa mère prof ne s'adressait à lui qu'en l'accablant d'injonctions répétées et de jugements sévères.

« Fais ceci, fais cela...comment peux-tu... ? non, mais ce n'est pas possible ! Qu'est-ce-que j'ai fait au bon Dieu ?... Les récriminations pleuvaient sur sa tête quotidiennement. Il cristallisait finalement toutes les déceptions de sa mère, prof, qui n'aimait ni son métier ni sa vie. Il ne parvenait jamais à la satisfaire quoi qu'il fasse. D'un tempérament assez acariâtre et sans doute de tendance dépressive, elle lui avait souvent pourri la vie avec son côté obsessionnel. Chaque fois qu'il avait montré quelques signes d'émancipation et qu'il avait exprimé des désirs personnels qu'elle n'approuvait pas, elle était parvenue à le

maintenir sous sa coupe à grand renfort de chantage affectif. C'était le type même de la mère castratrice et envahissante. Il l'avait subi et peut-être, parce qu'elle était prof, il s'était débrouillé inconsciemment pour interrompre ses études et lui échapper. Elle avait organisé son quotidien autour de ses obligations professionnelles qui lui bouffaient tout son temps, disait elle. Elle enseignait l'histoire-géo dans un collège où les élèves se surpassaient en « je-m'en-foutisme » et en incivilités de tout genre. Chez elle, elle s'immergeait sous des flots de copies à corriger et de cours à préparer... Lorsqu'elle remontait à la surface, c'était pour mieux replonger dans des tâches domestiques chronophages qui ne lui laissaient pas le loisir de s'intéresser à autre chose, ni même de se divertir ou de sortir un peu. Seule parenthèse dans cette vie réglée comme du papier à musique, un cours de yoga qu'elle fréquentait à raison de deux soirs par semaine depuis des années. Peu d'amie.s et quasi rien au niveau sentimental. Veuve très tôt après la naissance de Marc, âgée alors de 32 ans, Françoise avait renoncé à envisager de recommencer sa vie. À la mort prématurée de son mari, s'ajoutaient des années de conflit conjugal devenu paroxystique juste après la naissance de Marc. Cet enfant n'avait pas été désiré par le père et Françoise se demandait parfois si son mari n'avait pas lâché prise volontairement en percutant cet arbre. Elle se souvenait aussi de ses ennuis professionnels qui lui mangeaient la tête. Et puis il y avait eu cette satanée lettre qu'elle avait reçue comme un coup de poing dans l'estomac... Elle avait préféré se taire et avait tout enfoui et nié ce passé comme s'il n'avait jamais existé. Marc avait fini par ne plus poser de questions sur son père.

Françoise était dotée d'un physique plutôt agréable et sa petite silhouette frêle se mouvait avec indolence. Elle mangeait peu, ne buvait jamais d'alcool et cuisinait de façon automatique toujours les mêmes plats insipides qui étaient ingurgités comme par devoir. Bref ! Elle n'était pas marrante et ne respirait pas la joie de vivre ! Mais comment lui en vouloir se disait Marc après le traumatisme qu'elle avait subi lors de la disparition de son mari. Marc faisait ce qu'il pouvait pour elle et culpabilisait dès que des envies de quitter le carcan quotidien lui traversaient l'esprit. Chaque fois qu'il avait tenté de prendre un peu d'autonomie, d'exister pour lui-même, de fréquenter des jeunes de son âge et de suivre un peu ses désirs, sa mère avait fait avorter ses tentatives d'émancipation. Elle lui imposait gentiment par ailleurs, une sortie avec elle, bimensuelle, dans un cinéma d'art et d'essai que Marc acceptait bon gré, mal gré. La seule chose qu'il avait réussi à négocier avec elle, c'était de faire du bénévolat dans un

chenil situé pas très loin de la maison. Il proposait ses services pour offrir à ces pauvres chiens une balade d'une demi-heure hebdomadaire, à tour de rôle. Il y avait aussi le nettoyage des cages ; Marc trouvait cela gratifiant et réconfortant. Le contact avec ces animaux qui débordaient d'enthousiasme lorsque la porte de la cage s'ouvrait, lui apportait beaucoup de joie. Il s'était pris d'affection pour un petit bichon qu'il adopta par la suite pour qu'il échappe à l'euthanasie. En effet, chaque semaine de bonnes âmes venaient adopter un chien en l'extirpant ainsi du « couloir de la mort ». S'opérait alors un choix cornélien et pathétique : pourquoi celui-ci plutôt que celui-là ? Les jeunes chiots avaient la préférence et le petit bichon avait peu de chances de séduire car déjà d'un âge certain et doté d'une bouille un peu ingrate. Marc l'avait appelé « Watson » en hommage au célèbre compagnon de Sherlock Holmes. Il avait apprécié comme une friandise l'œuvre de Conan Doyle à travers des bédés et des films prêtés par son copain Fred, salarié du chenil. C'était un type marrant, d'une trentaine d'années, petit, rondouillard avec déjà un début de calvitie ; toujours à blaguer, à siffloter et à chançonner :

— J'emmerde les gendarmes, là-haut, là-haut, j'emmerde les gendarmes et la maréchaussée et la maréch...

Un joyeux drille qui avait interrompu ses études assez tôt et qui était devenu maître chien pour les sapeurs pompiers. Sa bonne humeur sempiternelle cachait une existence difficile coincée entre une mère quasi impotente et un père ivrogne. Les chiens, c'était toute sa vie, sa planche de salut. C'était un « perso », habitué à ne compter que sur lui-même et à ne pas être trop démonstratif. Il disait souvent qu'il préférerait la gente canine à la gente humaine, capable selon lui, des pires saloperies. Mais il aimait bien la compagnie de Marc chez qui il sentait parfois du désarroi alors son côté « Saint Bernard » l'amenait à lui montrer des marques d'amitié : « Tiens mon pote, je te file la BD tirée du chien des Baskerville de Conan Doyle, tu me la rendras quand tu l'auras finie. Tu vas voir, c'est génial ». Il repartait à s'affairer au milieu des cages sans plus de discussion et entonnait un autre refrain :

— Ah ! Fourre-moi donc...

Il avait beaucoup compté dans l'existence de Marc surtout quand celui-ci avait décidé d'interrompre le lycée en classe de terminale juste quelques semaines avant de passer le bac. La crise ! Tu vas me tuer lui disait sa mère. Du jour de sa naissance, il avait été un problème et voilà qu'il devenait un fardeau. Que faire

de lui ? Le contexte n'avait rien de folichon dans ce nord lorrain, en voie de désindustrialisation et de chômage de masse. C'était d'autant plus incompréhensible et rageant qu'il avait des résultats plus que corrects. Alors quoi ? Elle en avait discuté avec son professeur principal, Melle Delattre qui enseignait l'anglais et qui l'avait en partie rassurée en lui faisant l'éloge de Marc : un garçon très fin et sensible dont l'intelligence à défaut de diplômes post-bac serait un excellent viatique dans sa vie. Il se révélerait un jour, elle en était sûre, hors du cadre scolaire. Il ne fallait pas le brusquer, être patiente et lui faire confiance. Elle expliquait qu'il n'était pas rare que des élèves privés d'une référence paternelle se « cherchent » davantage que les autres. Elle proposait à Françoise de rester en lien avec Marc même après sa rupture scolaire, s'il le souhaitait, bien sûr. Françoise, désespérée, avait bien accueillie cette idée. Marc tenait en grande estime Melle Delattre car ses cours avaient toujours été une bouffée d'oxygène au milieu de la grisaille oppressante des longues journées ennuyeuses au lycée. Elle se cognait pour trouver des textes sympas, des trucs nouveaux et l'ambiance dans ses cours était « fun ». Pour ne rien gâcher, elle était super mignonne et sexy sans être vulgaire, trouvait Marc. Il se demandait où elle pouvait bien acheter ses pompes toujours très originales. Bien foutue, pas très grande, elle avait une jolie frimousse avec des yeux verts rieurs et un sourire espiègle de petite fille. Elle remontait ses cheveux châtain-clair sur le haut du crâne en une coiffure improbable, maintenue tantôt par des pinces à chignon tantôt par des stylos de couleur. Elle pétillait et charmait immédiatement. Elle avait une grande empathie envers ses ados dont elle n'était pas si loin, vu son âge. Elle était branchée polars et musique anglo-saxonne qu'elle faisait parfois découvrir à ses élèves . Il arrivait à Marc de fantasmer sur elle quand il écoutait Rory Gallagher ou les Cure. Il avait même cherché , un soir de cafard à établir un lien intime avec elle en lui écrivant une lettre mais il s'était dégonflé par peur du ridicule. Il s'était rendu chez elle une fois, avec une poignée d'élèves choisie qu'elle avait invitée en fin d'année scolaire ; c'était pour fêter le bac et surtout la fin du lycée comme elle l'avait expliqué au téléphone à Marc qui hésitait à se joindre au groupe des lauréats . Elle avait beaucoup insisté. Il y avait vu un signe d'encouragement... oui, mais à quoi ? À plusieurs reprises durant la soirée, elle s'était adressée à lui exclusivement. Est-ce-que je la trouble se demandait Marc ou bien pousse-t-elle un peu plus loin que la moyenne des profs, son intérêt pour ses élèves ? Marc ne savait pas bien où placer le curseur. Elle lui avait offert une bière, une Guinness puis lui avait raconté l'Irlande où elle était partie dans le cadre d'un échange de poste, à Dublin. Elle avait adoré et cela lui avait permis

de faire assez rapidement le deuil d'une relation amoureuse assez toxique comme elle le lui expliquait. Elle était revenue en France et le ministère l'avait parachutée dans le nord de la Lorraine, près des frontières belge et luxembourgeoise. Ça avait été dure pour elle, habituée à la Haute-Provence, à ses lavandes, à ses moutons et ses montagnes préalpines qui sentaient bon le thym et la sarriette. Mais bon, on n'était pas là pour faire remonter la nostalgie, si on allait danser ? Elle ne lui avait pas laissé le temps de répondre, elle l'avait entraîné dans un rock endiablé des Clash martelant le sol de ses Doc Martens. Un peu désinhibé par la Guinness et l'excitation, il s'était d'abord laissé guidé, toujours dans un rapport d'élève à prof mais au deuxième rock, il avait inversé les rôles, ne la lâchant plus, marquant avec elle la cadence frénétique et, riants, suants et suffocants, ils s'étaient effondrés, côte à côte sur le clic-clac du salon. Cette proximité et cette connivence semblaient les dépasser tous les deux et pour rompre la gêne naissante, elle s'était levée soudainement, faisant mine d'aller examiner les CD, près de la chaîne Hi-Fi. Elle ne lui avait plus adressé un regard. Il avait quitté les lieux discrètement deux heures plus tard en saluant brièvement quelques camarades de classe, en promettant qu'on se reverrait ; on échangeait des numéros de téléphone avec le sentiment que c'était bien la fin d'un cycle, celui du lycée et le début d'une période déstabilisante, remplie d'incertitudes voire d'angoisses pour certain.e.s. Les promesses de se revoir tentaient de conjurer les épreuves supposées de l'avenir en jouant les prolongations de l'adolescence dans le grand match de la vie. Marc avait participé à ce jeu et donné son numéro à qui voulait bien dans ce climat d'effervescence festive. Il ne se leurrait pas. Pour lui, c'était plié : pas de bac en poche et « No future ».

Allongé sur son lit, les yeux fixant la nuit et fumant quelques gauloises bleues, il repassait la soirée dans sa tête et déjà, il ressentait une sorte de vide. Il ne savait pas même le prénom de Melle Delattre et puis, c'est sûr, elle le chasserait bien vite de sa mémoire, happée par ses nouveaux élèves à la rentrée. Il s'endormit tard après avoir écouté en boucle son tub préféré « société, tu m'auras pas » de Renaud. Sa mère, le lendemain, après l'avoir copieusement enguirlandé car il avait fumé dans sa chambre, lui demanda à qu'elle heure il était rentré, si l'alcool et les joints avait circulé et enfin ce qu'il comptait faire de sa vie sans le bac. Il était sorti en claquant la porte, direction le chenil : Fred était là, fidèle au poste.

— T'en fais une tête ! Allez, aide-moi à nettoyer la cage des épagneuls, ça